

et le citoyen général Santiago Tapia : ce dernier fut blessé au pied dès le matin de bonne heure, mais la blessure est légère.

« Les faits que je viens de rapporter m'empêchèrent d'entreprendre une attaque, qui maintenant pouvait être funeste pour nous, et j'ordonnai la retraite à la plaine de l'Ingenio, où je me propose d'attendre l'ennemi pour l'attaquer avec avantage ; mais s'il ne bouge pas d'Orizaba, je me placerai sur des points convenables pour faire prendre leurs quartiers aux troupes.

« Liberté et réforme.

« Quartier général, à l'Ingenio, le 18 juin 1862.

« ZARAGOZA. »

Le général Zaragoza néglige de dire qu'il avait pour lui la supériorité du nombre : l'armée de l'Est, qu'il commandait, compte trois divisions, plus trois brigades détachées d'infanterie, deux brigades de cavalerie et un régiment d'artillerie.

La 1<sup>re</sup> division comprend les brigades Ohoran et Carbajal. La 2<sup>e</sup> division comprend les brigades Michoacan, Puebla et Queretaro, ainsi composées :

1<sup>re</sup> brigade : 3 bataillons, dits Fijo, tirailleurs et chasseurs de Morelie ;

2<sup>e</sup> brigade : 6<sup>e</sup> de ligne, 2<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> de Puebla ;

3<sup>e</sup> brigade : bataillon mixte de Queretaro et 3<sup>e</sup> de Toluca.

L'effectif de cette division est évalué par le rapport de Zaragoza à 1,200 hommes, soit 150 hommes par bataillon.

La 3<sup>e</sup> division compte les bataillons suivants, dont la répartition par brigades n'est pas indiquée : 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> Oaxaca, Morelos, Guerrero et sapeurs d'Oaxaca, l'Indépendance de Juicatan.

La brigade détachée du général Lamadrid a 3 bataillons de rifloros, de la Réforme et des sapeurs. Celle du général Berriozabal comprend les bataillons Fijo de Vera-Cruz, 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> léger de Toluca, formant ensemble 1,000 hommes.

La brigade Diaz compte 1,000 hommes ; il n'est pas fait mention du nom de ses bataillons. Il en est de même de la 1<sup>re</sup> brigade de cavalerie, qui n'a que 300 hommes. La 2<sup>e</sup> brigade compte 3 régiments, les lanciers de Tolma et d'Oaxaca et les carabiniers ; en tout 550 chevaux.

On peut voir, par les noms des bataillons, que l'on avait réuni dans l'armée de l'Est tous les éléments disponibles aussi bien de la milice citoyenne que de l'armée active ; par leur effectif, qui varie de 150 à 300, combien est faible leur valeur numérique et leur organisation. La constitution avait réglé que l'armée se composerait de 26,353 hommes de troupes permanentes et de 64,946 de troupes mobilisables, en tout 91,299 ; mais il en a été de cette loi comme de toutes les autres, elle n'a pas été exécutée.

Les avantages remportés par la petite armée française sur les meilleures troupes mexicaines réunies à grands frais et considérées comme le boulevard de la patrie eurent un retentissement qui aurait décidé la fin de la guerre si des renforts avaient pu survenir en temps opportun. Un Français établi à Mexico nous écrivait quelques jours après :

« Mexico, ce 28 juin 1862.

« Le gouvernement mexicain s'est départi, contrairement à ce que nous avions cru d'abord, de la prudente réserve qu'il avait observée jusqu'ici. Non content de l'échec qu'il avait subi dans la Barranca Secca, il a voulu tenter une nouvelle épreuve au Cerro del Borrego et à Orizaba. Cette fois, l'armée mexicaine doit avoir appris ce qu'il en coûte de se mesurer contre nos soldats. Ses généraux, le général Ortega en particulier, auront beau vouloir se disculper en invoquant un ordre arrivé trop tard, ils sauront désormais ce qu'est un vrai combat avec des troupes aguerries et disciplinées comme celles de la France.

« Le brillant fait d'armes dont je veux parler a eu lieu le 14 juin, sur un point très-rapproché d'Orizaba. Menacé de deux côtés à la fois, le général de Lorencez a su, avec un rare à-propos, profiter de l'indécision et des mouvements mal combinés de l'ennemi. Après avoir pourvu à sa défense, il détacha un petit corps du 99<sup>e</sup> de ligne sur la position occupée par Ortega. C'est celle du Cerro del Borrego, monticule d'un accès difficile à cause de l'épaisse végétation qui garnit ses pentes rapides.

« Du haut de ce monticule, les Mexicains pouvaient inquiéter sérieusement la petite garnison française et faciliter par une diversion les opérations de Zaragoza. Le général de Lorencez lança nos soldats dans un moment si opportun, et ceux-ci mirent tant d'ardeur à s'acquitter de leur mission, que la position fut enlevée avant que les Mexicains qui la garnissaient eussent eu le temps de se reconnaître. En voyant ce résultat, Zaragoza fit sonner la retraite, après avoir tiré quelques coups de canon qui n'ont occasionné aucun dommage aux nôtres.

« Cette affaire a produit à Mexico une profonde sensation. On se croyait sûr du succès, d'autant plus que l'armée mexicaine était forte de près de 18,000 hommes, tandis que les Français ne pouvaient guère leur en opposer que 4,000. Du côté de ces derniers, les pertes ont été insignifiantes ; les bulletins mexicains l'avouent eux-mêmes. Les Mexicains, au contraire, ont perdu beaucoup de monde, tant tués que disparus. Le général Santiago Tapia a été blessé à la main et plusieurs officiers supérieurs sont restés sur le champ de bataille. Zaragoza a cantonné ses troupes à San Andrés Chalchicomula, Tehuacan, la Cagnada, San Agostin del Palmar, en attendant des renforts. »

A la nouvelle de l'échec du Cerro del Borrego, Doblado a adressé, le 17 juin, aux gouverneurs d'États, une circulaire dont voici la substance :

« La division de Zacatecas a éprouvé devant les portes d'Orizaba un revers d'une grande gravité. Le gouvernement, qui ne se laisse pas abattre par l'adversité, a dicté immédiatement les mesures commandées par les circonstances. Avant trois semaines, les pertes seront réparées et notre armée pourra reprendre l'offensive momentanément suspendue. Pour que ces mesures soient efficaces, il faut que chaque État complète, dans le plus bref délai possible, le contingent fixé par le décret du 17 décembre dernier. »

« Comme complément de cette circulaire, le président Juárez a décrété, le 14, un subsidé de guerre imposé aux locataires et équivalant à un mois de loyer. Sont seuls exceptés du paiement de ce subsidé les pauvres dont le loyer est au-dessous de quatre piastres par mois, et les employés civils et militaires dont les appointements sont grevés par le décret du 19 mai dernier. Aucune allusion n'est faite aux étrangers, chez lesquels, du reste, les collecteurs ne se sont pas présentés encore.

J'ai peine à croire cependant que les Mexicains, malgré ce que prétendent les documents officiels, entreprennent une nouvelle attaque comme celle qui vient d'avoir lieu ; mais la guerre pourrait bien dégénérer en petits combats derrière les buissons. Les guérillas commencent à pulluler dans l'État de Vera-Cruz, et elles sont officieusement renseignées par les habitants des villages et des bourgades. Il ne sort pas un convoi, une diligence de Vera-Cruz ou d'un centre de population placé sur la route qui mène à Orizaba, sans qu'elles viennent les guetter et essayer de les surprendre.

C'est ainsi que les correspondances ont été interceptées, entre la Soledad et le Chichihuite, dans la journée du 15. Toutes les lettres apportées par le packet français et adressées au ministre de France, à Almonte et aux officiers du corps expéditionnaire, ont été saisies par les Mexicains et envoyées au général Llave.

Quelques jours auparavant, le 9, cent soixante-dix mules avaient été enlevées à Santa-Fé.

Le 10, un convoi, escorté de 30 hommes environ, était attaqué à Arroyo de Piedra par les jarocho.

Le 11, les guérilleros enlevaient sept chevaux que l'on faisait baigner dans la lagune de los Cocos, située à quelques pas de Vera-Cruz.

Si je cite ces faits, c'est pour montrer le vrai genre d'obstacles contre lesquels nous aurons sans doute à lutter, obstacles qui ne sont pas à dédaigner, si l'on songe à l'immense étendue du pays, aux forêts garnies de lianes et de végétaux épineux qui ne donnent accès qu'à ceux qui en connaissent les sentiers, aux ravins profonds qui labourent la surface du sol et où l'habitant sait trouver un facile refuge contre toute poursuite.

Bien que les Mexicains aient montré plus de courage qu'on ne le croyait généralement, ce n'est pas leur valeur qui les protégera le plus, ce sera le climat, la configuration du sol, les steppes brûlantes et salées que l'Indien peut toujours traverser impunément.

## CHAPITRE V

Tableau général des mouvements de l'armée aux ordres du général Lorencez, depuis le 5 mai 1862.

Les opérations du corps expéditionnaire, depuis le 5 mai jusqu'à l'arrivée du général Forey, ont été officiellement résumées par les ordres du maréchal Randon, ministre de la guerre.

Après l'attaque infructueuse du 5 mai contre Puebla, le général de Lorencez, craignant de voir ses communications avec la Vera-Cruz interceptées par la saison des pluies et d'éprouver ainsi une grande difficulté pour assurer les ravitaillements de ses troupes, songea à rétrograder vers Orizaba, où le corps expéditionnaire arriva vers le 18 mai.

Ce fut trois jours après que parut ce remarquable ordre du jour :

« SOLDATS ET MARINS,

« Votre marche sur Mexico a été arrêtée par des obstacles matériels auxquels vous deviez être loin de vous attendre, d'après les renseignements qui vous avaient été donnés. On vous avait cent fois répété que la ville de Puebla vous appelait de tous ses vœux et que sa population se presserait sur vos pas pour vous couvrir de fleurs.

« C'est avec la confiance inspirée par ces assurances trompeuses que nous nous sommes présentés devant Puebla. Cette ville était hérissée de barricades et dominée par une forteresse où les moyens de défense avaient été accumulés.

« Notre artillerie de campagne étant insuffisante pour faire brèche aux murailles, un matériel de siège était devenu nécessaire ; nous n'avons point ce matériel ; mais, confiants dans votre intrépidité, vous vous êtes, sans hésitation, précipités sur des fortifications défendues par de l'artillerie et par un triple étage de mousqueterie, pendant que, sur vos flancs, vous aviez à soutenir les efforts de plusieurs bataillons mexicains et d'une nombreuse cavalerie.

« Vous avez fait ce que les soldats français seuls savent faire, et les plus avancés d'entre vous étaient parvenus sur les murs mêmes de Guadalupe, lorsqu'une pluie torrentielle, venant délayer la terre, rendit les pentes inaccessibles et nous mit dans l'impossibilité de renouveler les attaques.

« Soldats et marins, vous avez, le 5 mai, fait preuve d'un courage héroïque, et l'ennemi a si bien appris à vous connaître ce jour-là, que, pendant votre retraite de Puebla à Orizaba, quoique vous fussiez embarrassés par un convoi de plus de 200 voitures, il n'a pas osé vous attaquer ni même vous inquiéter.

« A Palmar, un peloton de 22 cavaliers mexicains mettait bas les armes devant un brigadier et quatre chasseurs d'Afrique.

« A Aculeingo, la cavalerie du général Marquez se trouvait, le 18, à cinq heures du soir, coupée par l'armée de Zaragoza qui débouchait des Cumbres.

« Le second bataillon du 99<sup>e</sup> de ligne accourt d'Ingenio avec une section de la batterie de montagne pour dégager cette cavalerie ; il se précipite sur l'ennemi avec une telle vigueur qu'il lui enlève un drapeau, détermine la dispersion de l'armée de Zaragoza et la reddition de 800 fantassins et 400 cavaliers.

« Le bataillon du 99<sup>e</sup> de ligne, commandé par le commandant Lefebvre, s'est couvert de gloire au combat d'Aculeingo.

« Soldats et marins ! vos faits d'armes depuis votre départ de Cordova, le 19 avril, jusqu'à votre retour à Orizaba, le 18 mai, les difficultés que vous avez eues à surmonter seront jugés et appréciés par l'Empereur, et soyez assurés que Sa Majesté reconnaîtra par de nobles témoignages votre valeur et votre dévouement.

« Vive l'Empereur !

« Orizaba, le 21 mai 1862.

« Le général commandant en chef,

« Comte de LORENCEZ. »

Il importait d'installer promptement les troupes à Orizaba, où un hôpital de 460 malades avait été laissé sous la garde d'une section d'artillerie et de deux compagnies d'infanterie de marine présentant un assez faible effectif, mais qui avait dû successivement s'accroître par l'incorporation provisoire des malades dont la guérison était obtenue. L'armée allait donc rencontrer, à moitié chemin de Puebla à Vera-Cruz, une

petite place de dépôt avec une garnison et des établissements bien installés dans un bon réduit, perfectionné encore pendant notre absence, et où quelques ressources en vivres, en munitions, en matériel de campement et en moyens hospitaliers avaient été prudemment ménagées. Les blessés et les malades étaient assurés d'y trouver du repos et des soins.

La situation d'Orizaba, sous un climat salubre et d'une douce température, l'existence de moyens de casernement indispensables à la troupe et aux animaux pendant la saison des pluies, les facilités d'y préparer une bonne défense et de pouvoir donner plus d'extension aux établissements militaires existants, formaient un ensemble de conditions favorables au maintien du corps expéditionnaire dans une position dont les instructions du ministre de la guerre avaient d'ailleurs indiqué à l'avance toute l'importance militaire et politique. Il fallait évidemment la conserver à tout prix pour produire l'effet moral qui résulterait de notre établissement dans cette localité, pour assurer aux renforts attendus la jouissance des magasins, manutentions et hôpitaux déjà formés, et surtout la possibilité de sortir des terres chaudes aussitôt après leur débarquement, en se concentrant dans une région qui, par son altitude, échappe complètement aux atteintes de la fièvre jaune.

De Tepeaca à Orizaba, le mouvement rétrograde s'était opéré dans l'ordre le plus imposant et avait été signalé, à la Barranca Secca, par le beau fait d'armes du 2<sup>e</sup> bataillon du 99<sup>e</sup> de ligne qui avait réussi à dégager les troupes de Marquez, vivement assaillies par Zaragoza, au moment où elles cherchaient à nous rejoindre. Dépourvu d'argent et d'approvisionnement, Marquez comptait tout au plus 4,000 hommes sous ses ordres, tant d'infanterie que de cavalerie, avec six obusiers de montagne. Ses fantassins étaient presque nus, sans chaussure, sans équipement, mal armés et fort à court de munitions ; ses cavaliers se trouvaient dans le même état de dénûment et montés sur des chevaux très-fatigués.

Le corps expéditionnaire français, fort de 6,000 hommes de toutes armes, rentrait donc le 18 mai à Orizaba. Pour se couvrir du côté des Cumbres, il laissait les deux bataillons du 99<sup>e</sup> de ligne, renforcés de la batterie de montagne, au village d'Ingenio, situé dans un endroit resserré de la vallée du Rio Blanco et à cheval sur ce cours d'eau. Toutes les troupes et la plus grande partie des chevaux ou mulets étaient logés tant à Ingenio qu'à Orizaba, et soustraits ainsi aux dangers les plus sérieux de la saison des pluies. Les moyens d'augmenter la force défensive de la position étaient activement étudiés. On s'occupait sans relâche de l'organisation de tous les services administratifs, principalement de celle des hôpitaux.

En pourvoyant ainsi aux besoins les plus pressants, le commandement avait à se préoccuper, en même temps, des dispositions à prendre pour se relier avec la Vera-Cruz, d'où force allait être de tirer la plus grande partie des subsistances, une quantité considérable de matériel de campement et de hôpitaux, les munitions nécessaires au remplacement de celles consommées pendant la campagne, les effets d'habillement et de linge et chaussure laissés aux petits dépôts des corps, et enfin une certaine quantité de numéraire. La caisse de l'armée, garnie pourtant de plusieurs millions en traites, ne pouvait parvenir à réaliser dans le pays quelques centaines de piastres.

Avec un effectif de 4,500 à 5,000 combattants, il était impossible, sans s'exposer à être faible partout, d'échelonner, par l'établissement de postes permanents, la distance de 33 lieues qui sépare Orizaba de Vera-Cruz et que l'on parcourt sur une route frayée, il est vrai, mais nullement entretenue depuis fort longtemps, qui est toujours en très-mauvais état, impraticable aux voitures pendant les grandes pluies, et sur laquelle se rencontrent plusieurs passages difficiles à franchir en présence de l'ennemi. Il fut donc décidé que l'on se bornerait à occuper, sur cette route, le Fortin, Cordova, Potrero et Chichihuite qui se trouvent encore dans la terre tempérée, et qu'on s'astreindrait invariablement à faire escorter par une force en état d'agir isolément les convois qui allaient être dirigés, sans discontinuité, d'Orizaba sur Vera-Cruz pour y prendre des chargements. L'occupation de Soledad, dont l'importance était vivement sentie, mais qui eût été, à cette époque de l'année, très-dangereuse sous le rapport sanitaire, fut remise au moment de l'arrivée des premiers renforts.

Après avoir laissé reposer pendant quelques jours à Orizaba les troupes que les dernières marches avaient beaucoup fatiguées et que la dysenterie et la fièvre typhoïde éprouvaient en

ce moment, une colonne composée de deux bataillons d'infanterie de marine, un bataillon de zouaves, la section du génie des colonies, un peloton de chasseurs d'Afrique, une section d'artillerie de marine, une brigade de gendarmerie et une section d'ambulance, le tout donnant environ 1,500 combattants, fut dirigée le 23 mai sur Cordova, où elle arrivait le 24 avec des vivres pour quinze jours. La population de cette ville, qui nous avait toujours témoigné des dispositions hostiles, disparut presque tout entière à l'approche de nos troupes. Celles-ci furent portées, sans perte de temps, au Chichihuite, le but principal de leur mission étant de s'assurer de la possession de cet important défilé, le passage le plus difficile de la route. Il était occupé par l'ennemi, qui en fut délogé assez facilement, mais après avoir réussi à brûler en entier les ponts existant aux deux issues, sur les rivières de l'Atoyac et du Chichihuite.

Entreprendre la reconstruction immédiate de ces moyens de passage devenait dès lors indispensable.

Afin que les travaux considérables à exécuter sur ce point fussent activement poussés, la section du génie des colonies faisant partie de la colonne fut renforcée d'une section de la compagnie de sapeurs, maintenue jusqu'alors tout entière à Orizaba pour les besoins des travaux d'installation et de défense qu'on y exécutait en grand nombre. Il fut heureusement possible de trouver très à proximité les principales pièces de bois nécessaires. Quant aux fers et aux madriers, il fallut les demander à Orizaba, en les faisant transporter par les voitures d'administration et sous l'escorte de troupes empruntées à cette dernière place, dont la faible garnison était pourtant obligée de suffire à tant de services divers. En raison de la grande difficulté de pratiquer des rampes dans les berges rocheuses très-élevées et très-escarpées du Chichihuite, il fallut d'abord consacrer tous les moyens dont on disposait au travaux du pont de cette rivière, sans l'existence duquel les voitures ne pouvaient passer. Mais en perfectionnant les anciennes rampes pratiquées dans le temps par Miramon sur les berges de l'Atoyac, cette seconde rivière pouvait être franchie par les voitures chargées, pourvu qu'elle restât guéable, et les travaux de son pont n'étaient pas aussi urgents. On arrêta donc de ne les exécuter qu'en second lieu, et en attendant on y suppléa en partie au moyen d'une passerelle établie sur pilotis et en aval du pont en construction, à une certaine hauteur au-dessus du niveau le plus habituel des eaux.

Tous ces travaux étaient assez avancés dans les premiers jours de juin pour permettre au convoi amené de Vera-Cruz par le général Douay, de franchir sans difficulté le défilé du Chichihuite, et de faire parvenir le 10 de ce mois jusqu'à Orizaba un approvisionnement de vivres attendu avec impatience. Le pont de l'Atoyac ne fut terminé que dans le milieu de juillet. Il réunissait, comme celui du Chichihuite, toutes les conditions de solidité désirables.

Pour fournir les travailleurs nécessaires à ces constructions et s'assurer la position définitive du défilé, le 1<sup>er</sup> bataillon du 2<sup>e</sup> zouaves fut chargé de l'occuper, et le chef de bataillon Morand fut nommé commandant supérieur de ce poste, où il commença une installation permanente en faisant élever immédiatement des abris pour l'ambulance et les magasins. Tenant ses troupes en haleine par de fréquentes reconnaissances, poussées quelquefois assez loin, il ne tarda pas à obtenir autour de lui une sécurité qui avait d'abord été fréquemment troublée par les guérillas ennemies.

Dès que les différents services furent organisés au Chichihuite, le colonel Hennique, du 2<sup>e</sup> régiment d'infanterie de marine, commandant la colonne, en ramena la plus grande partie à Cordova, dont il prit le commandement supérieur, et où furent immédiatement exécutés des travaux de défense et d'installation assez considérables et de nature à donner de la sécurité et du bien-être à la garnison. Le poste de Cordova fut chargé de ravitailler celui du Chichihuite, qui lui était subordonné.

A la date du 26 mai, le corps expéditionnaire était réparti de la manière suivante :

A Ingenio, 2 bataillons, une batterie de montagne;

A Orizaba, le quartier-général, 3 bataillons, 4 pelotons de chasseurs d'Afrique, 10 pièces d'artillerie, une section du génie et la plus grande partie des troupes d'administration ;

A Cordova, 2 bataillons, 2 pièces d'artillerie, 1 peloton de chasseurs d'Afrique, et quelques troupes d'administration ;

A Chichihuite, 1 bataillon, 2 sections du génie et quelques hommes du train avec des mulets.

La position du Fortin, située à moitié chemin d'Orizaba à Cordova et celle du Potrero, entre Cordova et Chichihuite, étaient occupées par des troupes de Marquez, qui avait aussi détaché quelques cavaliers à Ingenio et au Chichihuite. Conservant le plus gros de ses forces à Orizaba et dans les villages environnants, il s'occupait avec activité de les réorganiser ; malheureusement presque tous les moyens lui manquaient, et nous n'étions guère en mesure de lui venir en aide sous ce rapport, ce que nous avons pourtant fait dans la mesure du possible. 3,500 fusils, saisis à la douane de Vera-Cruz, ont été livrés gratuitement à ses troupes, avec 3 obusiers de montagne pris sur l'ennemi. Des sommes d'argent, minimales il est vrai, puisque nous en manquions au point de ne pouvoir quelquefois faire la solde des officiers et payer le prêt du soldat, ont été avancées à nos alliés qui, malgré cette assistance, ne se sont pas trouvés en état d'escorter nos convois dans la terre chaude. Nous les avons néanmoins fait profiter de ces convois, en allouant la ration de nos propres soldats à 2,000 de ceux de Marquez, chargés d'occuper, isolément ou de concert avec nous, plusieurs des postes établis sur la ligne d'opération. Cette mesure avait pour effet d'augmenter d'une manière notable la plus grande difficulté que nous ayons eue à surmonter, celle d'assurer le service des subsistances. Nous devons espérer que la compensation se trouverait dans les services que ces troupes nous rendraient.

Les travaux de l'administration et du génie avaient pris un grand développement à Orizaba dans les premiers jours de juin. L'hôpital de San-José, situé dans l'intérieur du réduit, avait été uniquement consacré aux fiévreux, et le nombre de ses places de malades porté à 700. Des réparations aux toitures étaient en cours d'exécution, tous les murs intérieurs blanchis à la chaux, les cours et les abords débarrassés d'une quantité d'immondices. Les effets de literie ne pouvaient être apportés de Vera-Cruz, où les envois de France en avaient pourtant réuni un grand nombre ; il y avait été suppléé par des confections de pliants, de paillasses et l'achat de toutes les couvertures qu'on avait pu trouver. On s'était aussi procuré, par achats faits en ville à des prix très-élevés, tous les ustensiles indispensables à l'exploitation du service hospitalier. A l'hôpital de la Concordia, contenant 225 lits et placé dans d'excellentes conditions hygiéniques, on avait réuni tous les blessés. De grands travaux d'appropriation avaient dû aussi y être exécutés. Pour éviter autant que possible les rechutes des malades entrés en convalescence, un dépôt dit des convalescents fut d'abord établi à l'Escamela, puis transféré à Cocolapam. Il pouvait recevoir 180 hommes. Le génie parvint à tirer un parti très-satisfaisant de cet établissement. Pendant la marche sur Puebla, le four existant dans l'hôpital de San-José avait suffi à la cuisson du pain. On remédia à son insuffisance, après le retour, au moyen de deux fours de campagne que les ouvriers d'administration avaient déjà fait fonctionner sous les murs de Puebla. La manutention, placée très à proximité du magasin des subsistances, reçut plus tard une grande extension par la construction de fours en maçonnerie et d'accessoires.

L'éventualité d'une attaque de l'ennemi contre Orizaba, annoncée de tous côtés, imposait avant tout l'obligation d'augmenter la force défensive de cette place. On commença par pourvoir aux besoins de la défense la plus rapprochée, au moyen d'un système de barricades élevées dans les rues et se flanquant mutuellement. Chaque bataillon fut chargé, sous la direction du génie, de construire les barricades à la défense desquelles il devait être appliqué, et l'on se mit ainsi très-rapidement à l'abri d'une surprise. Après l'attaque du 14 juin, des travaux de défense très-considérables et dont nous parlerons plus tard furent élevés à l'extérieur.

L'administration avait demandé que les quelques beaux jours restant à espérer avant l'arrivée des grandes pluies fussent mis à profit pour faire entrer dans Orizaba toutes les denrées qu'il serait possible de se procurer au dehors. A cet effet, le 9<sup>e</sup> de ligne, établi à Ingenio, fut employé journellement à protéger des fourrages au sec et à fournir les travailleurs nécessaires à l'enlèvement de la paille et de l'orge existant en assez grande quantité dans les haciendas de Tecamalukan et de l'Encinal, situées en avant sur la route de Puebla. Nous privions ainsi l'ennemi de ressources dont l'acquisition devenait d'autant plus précieuse pour nous. Une partie de la cavalerie de Marquez,

mise à la disposition du colonel L'Hériller, du 9<sup>e</sup>, concourait à ces opérations, qui donnaient souvent lieu à des engagements, d'ailleurs sans importance, avec les troupes ennemies occupant, au nombre de 2 ou 3,000 hommes, le village d'Aculcingo et poussant de fréquentes reconnaissances vers Ingenio. Elles avaient aussi pour avantage de faciliter le passage de quelques approvisionnements de farines et de grains que nos agents se procuraient avec bien de la peine sur le plateau d'Anahuac, mais parvenaient rarement à dérober à la vigilance de l'ennemi.

Le général de Lorencez, ayant appris, le 11 juin, le coup de main exécuté le 10 entre la Pulga et Soledad, par un parti de 500 guérillas, contre un convoi de munitions expédié de Vera-Cruz sous la protection d'une escorte insuffisante de nos contre-guérillas, demanda au général Marquez de se porter dans la terre chaude avec la plus grande partie de ses forces disponibles pour refouler les bandes descendant de Huatusco et de Jalapa, et tâcher de rétablir la sécurité sur la route qui allait être parcourue par nos convois. Marquez se prêta avec empressement à cette combinaison et partit le 12 juin d'Orizaba avec 2,000 de ses cavaliers auxquels il ne voulut joindre aucune partie de son infanterie, qu'il jugeait hors d'état d'entreprendre une marche de quelque durée. Il se chargeait d'escorter quatre-vingts de nos voitures d'administration allant prendre un chargement de vivres à Vera-Cruz et de ramener ce convoi à Orizaba.

Dans la soirée du jour où Marquez se mettait en route, nous fûmes prévenus, par une insolente bravade de Zaragoza lui-même, qu'il se trouvait à Temacalukan, en marche sur Orizaba, où il se proposait de nous attaquer.

En conséquence, le colonel L'Hériller reçut l'ordre, dans la nuit du 12 au 13 juin, d'évacuer immédiatement Ingenio et de ramener le 9<sup>e</sup> à Orizaba, où il entra de grand matin, suivi de très-près par l'ennemi.

La seule action importante, mais tout à fait décisive de la défense d'Orizaba, fut l'éclatant fait d'armes du capitaine Détrie, qui, à la tête d'une compagnie du 9<sup>e</sup>, enleva les formidables hauteurs du Borrego, dominant le réduit de la place, à mille mètres de distance, et que nous aurions dû certainement occuper à l'avance, afin d'être en mesure d'empêcher l'ennemi de s'y installer. On doit faire observer, à cette occasion, que si le général Ortega est parvenu à s'établir avec une partie de ses troupes et sans éveiller l'attention des Français, en temps opportun, sur les hauteurs du Borrego, c'est qu'il a trouvé le moyen, pendant la nuit, de tromper la vigilance des postes de nos alliés, qui, sous les ordres du général Tabouada, avaient pour mission expresse d'observer les positions situées au nord et à l'ouest d'Orizaba.

Ce fut du côté du nord-ouest qu'Ortega profita d'un terrain très-boisé pour s'engager sur des pentes d'un parcours plus long, mais par lesquelles il est bien plus facile d'atteindre le sommet du Borrego que par celles qui tombent directement sur la ville, et étaient réputées inaccessibles avant d'avoir été gravies, sac au dos, par nos soldats. Exécutant un mouvement de flanc très-risqué, il défila avec trois obusiers de montagne et presque toute sa division à petite distance des postes de Tabouada, qui ne s'aperçurent de rien et ne cherchèrent même pas ensuite à inquiéter son mouvement de retraite. La vigueur véritablement exceptionnelle du capitaine Détrie contraignit l'ennemi à abandonner les entreprises déjà commencées sur d'autres points et à se mettre précipitamment en retraite. Cette attaque avait tourné à son entière confusion. Nos troupes y acquirent l'ascendant des armes et d'utiles enseignements. Pour les mettre à profit, le Borrego fut occupé d'une manière permanente par un poste de 100 hommes auxquels il fallait journellement porter de l'eau à une hauteur de plus de 300 mètres. Un chemin muletier qu'on mit quarante jours à exécuter, des ouvrages de campagne habilement tracés, avec des abris pour la troupe dans leur intérieur, complétèrent l'établissement créé sur ce point important.

Le génie et l'artillerie ajoutèrent tous les jours, à partir de ce moment, aux moyens de défense d'Orizaba. La construction de trois batteries et d'une ligne de contre-approche en forme de crémaillère, en avant de la porte de Puebla et se dirigeant vers le Rio Blanco sur une longueur de 600 mètres, avait été commencée dès le 13 juin. Elle fut activement poursuivie. On profita du barrage du canal qui passe en cet endroit pour y faire les préparatifs d'une inondation à tendre vers la droite en in-

trouissant l'eau dans un ancien fossé protégé par un redan déjà existant et susceptible de recevoir de l'artillerie. Une batterie de deux pièces et un petit retranchement pour la protéger furent établis au sud dans le but d'interdire à l'ennemi l'accès des ponts de Jalapilla qui franchissent le Rio Blanco et le Rio d'Orizaba près de leur confluent.

Au nord, trois redans dont l'emplacement était tout naturellement indiqué par trois petits mamelons découvrant parfaitement la plaine furent construits rapidement, ainsi qu'une batterie de deux pièces placée sous leur protection. Du côté de l'est, deux batteries, chacune de deux pièces, furent élevées au centre de retranchements d'un faible relief, mais d'un grand développement, et jugés indispensables, afin de découvrir le fond d'une vallée où l'ennemi aurait pu se masser à l'abri. Enfin, le poste de l'église indienne, situé en arrière de ces derniers ouvrages et leur servant de réduit, fut fortifié avec soin. Tous ces travaux sont actuellement achevés et rendent facile la défense d'Orizaba avec une faible garnison. Celle qui occupait la ville le 14 juin ne comptait pas plus de 2,800 combattants. Elle avait été attaquée par 14,000 Mexicains de l'armée de Zaragoza.

En abandonnant son entreprise contre Orizaba, le général Zaragoza avait fait repasser les Combrés à la plus grande partie de ses forces, mais il avait laissé à Aculcingo de quoi intercepter les arrivages du plateau d'Anahuac, et particulièrement de San Andrés et de Tehuacan, centres de production d'où nos troupes auraient pu tirer des ressources en vivres. Ces ressources ne paraissaient pas toutefois présenter assez d'importance pour entraîner aux opérations qu'il aurait fallu entreprendre pour se les procurer. Il était préférable de s'enfermer dans Orizaba, en restant en mesure de fournir largement aux escortes des convois qui rapporteraient avec certitude des approvisionnements de toutes sortes de Vera-Cruz.

Orizaba n'avait été ravitaillé jusqu'alors que par deux petits convois, arrivés l'un le 10 juin, sous la conduite du général Douay, et l'autre le 12, sous l'escorte de 300 cavaliers de Galvez, établi depuis longtemps à Tejeria avec la brigade de l'armée ennemie qui s'était rangée de notre côté pendant le premier séjour que nos troupes firent à Orizaba, avant le départ de l'expédition de Puebla. Le général de Lorencez comptait sur le convoi que devait amener le général Marquez ; mais celui-ci, en arrivant à Vera-Cruz avec ses 2,000 cavaliers, ayant appris l'attaque dirigée contre Orizaba, avait jugé à propos de se mettre immédiatement en route pour cette place, laissant à Tejeria les voitures d'administration qu'il avait escortées et dont il ne voulait pas attendre le chargement. Il se serait rendu bien plus utile en amenant des vivres, et tout porte à croire qu'il le désirait ; mais son action sur ses troupes n'était pas assez grande pour les maintenir pendant quelques jours dans des localités où sévissait la fièvre jaune.

On en eut une nouvelle preuve lorsqu'il vint, le 23 juin, déclarer que son armée, dont la réorganisation n'était pas encore assez avancée, se trouvait hors d'état de concourir utilement à l'escorte du convoi envoyé en chargement à Vera-Cruz. Il proposait d'employer à cette opération toutes les troupes françaises stationnées à Cordova, et de se charger de l'occupation de cette place, où il irait s'établir de sa personne, avec toute son infanterie, son artillerie et un peu de cavalerie. Sa proposition fut accueillie, mais on jugea à propos de le renforcer du bataillon de marins fusiliers et de la section d'artillerie de marine qui se trouvait déjà à Cordova et y fut maintenue. Après son départ, la garnison d'Orizaba restait composée en infanterie de quatre bataillons, savoir : le bataillon de chasseurs à pied, les deux bataillons du 9<sup>e</sup> et le 1<sup>er</sup> bataillon du 2<sup>e</sup> zouaves, remplacé au Chichihuite par huit compagnies d'infanterie de marine, sous les ordres du lieutenant-colonel Charvet, et relevées elles-mêmes à Cordova par le 2<sup>e</sup> bataillon du 2<sup>e</sup> zouaves.

D'après les dispositions arrêtées de concert avec Marquez, le colonel Hennique partit le 26 juin de Cordova avec une colonne composée de quatre compagnies d'infanterie de marine, le 2<sup>e</sup> bataillon du 2<sup>e</sup> zouaves, deux pelotons de chasseurs d'Afrique et la section du génie des colonies, escortant jusqu'à Tejeria une centaine de voitures vides. Il avait l'ordre de les y laisser et de repartir immédiatement avec 180 voitures qui s'y trouvaient toutes chargées. C'étaient celles que Marquez avait dû nous ramener. Afin d'être en mesure de porter secours à cette colonne au cas où elle serait menacée sérieuse-